sous le prétexte assez spécieux de se venger de l'avidité des Espagnols, qui ne voulaient pas leur permettre de chasser dans leurs îles ni de pêcher sur leurs côtes. Dans l'origine, les *flibustiers* attirèrent peu l'attention; ils n'avaient que de petites barques et se bornaient à donner la chasse aux bateaux de pêcheurs et aux petits bâtiments. Enhardis par le succès, ils s'attaquèrent bientôt à des navires de toutes dimensions, puis à des vaisseaux de guerre. Ce fut environ vers l'an 1600 que commencèrent les pirateries méthodiques des *flibustiers;* elles continuèrent avec diverses modifications jusque vers la fin du XVIIe siècle. Si l'on veut même y ajouter leurs entreprises d'une moindre importance, on peut étendre leur durée jusqu'au XVIIIe siècle. Mais les *flibustiers* ne se firent un nom et ne furent réellement redoutables que depuis leur intime association avec les *boucaniers*, ces chasseurs de bœufs sauvages de Saint-Domingue que les Espagnols avaient pourchassés et réduits au désespoir. Le berceau et le quartier général de la société des boucaniers et des *flibustiers* réunis fut la petite île de la Tortue, au nord de Saint-Domingue, qui appartenait à la France. Le premier de ces forbans qui se fit un nom fut un Français de Dieppe, nommé Pierre Legrand. Monté sur une barque pontée contenant 28 hommes, il rencontra, par le travers du cap Tiburon, à la pointe occidentale de Saint-Domingue, un vaisseau de 52 canons, portant 460 hommes d'équipage. D'un regard, le *flibustier* consulte ses compagnons, puis, sans dire un mot, il met le cap sur l'ennemi. L'Espagnol, ne pouvant croire à tant de folie, ne prend même pas la peine de tirer sur cette coque de noix qui se dirige vers lui en faisant force de rames. Arrivés sans encombre le long du bord, les aventuriers, s'accrochant aux cordages, aux sabords, aux préceintes, grimpent sur les flancs du vaisseau et arrivent sur le pont. Les premiers Espagnols qu'ils rencontrent sont massacrés sans pitié; puis ces 28 hommes se précipitent aux panneaux, les ferment, emprisonnent l'équipage, s'emparent des officiers qu'ils garrottent en un tour de main, changent la route et conduisent le bâtiment dans un de leurs ports. Comme pendant à cet incroyable coup de main, quelques mois après, une petite frégate de 20 canons engageait la lutte contre deux vaisseaux de ligne. Après avoir pris chasse devant l'ennemi pour séparer les deux bâtiments et n'en avoir qu'un seul à combattre à la fois, le *flibustier*, virant subitement de bord, arrive sur le vaisseau qui le serre de plus près. Après avoir échangé quelques volées, grâce à sa supériorité de marche, la frégate double l'Espagnol vers l'avant et coupe son mât de misaine et son grand mât. Manœuvrant alors autour de ce ponton inerte, elle lui lance toutes ses bordées en enfilade, balaye ses batteries de bout en bout, couvre ses ponts de morts et de blessés sans recevoir elle-même aucune atteinte grave. Le second vaisseau arrive à son tour sur le théâtre du combat; mais, à la vue de son matelot désemparé, coulant bas, il s'enfuit à toutes voiles. Peu après, les croisières des *flibustiers* prirent une telle extension, que les Espagnols, qui détenaient alors une grande partie de l'Amérique et qui, par conséquent, avaient le plus à souffrir de ces pirateries, résolurent d'adopter des mesures énergiques pour s'en débarrasser; ils n'y purent réussir. Lewis Scott fut le premier *flibustier* qui se hasarda à faire une descente; il renversa tout ce qu'il trouva devant lui et livra au pillage la ville de San-Francisco de Campêche. Jean Davis, après lui, s'empara de Nicaragua, débarqua dans la Floride et pilla Saint-Augustin. Alexandre, surnommé Bras-de-Fer, continua ces exploits, battit les Indiens près de Boca-del-Drago, et les Espagnols en plusieurs rencontres. Mais les plus remarquables chefs qu'eurent les *flibustiers* furent Montbars l'Exterminateur et Nau l'Olonois. Intrépide jusqu'à la témérité, l'Olonois, après un grand nombre de croisières heureuses, débarqua dans l'île de Cuba et fit un grand massacre d'Espagnols; puis, élevant ses projets en proportion de ses succès, il alla, en 1666, jusqu'à Maracaïbo, qu'il prit; après quoi, remontant par eau jusqu'à la ville de Gibraltar, située dans les terres, il la prit après plusieurs terribles combats. Une nouvelle expédition suivit bientôt la première. La baie de Honduras fut pillée, la ville de San-Pedro prise d'assaut et la presqu'île d'Yucatan complètement dévastée. Mais l'heure des revers sonna pour nos aventuriers. Enveloppé par les Espagnols ligués avec les Indiens de la côte, l'Olonois fut fait prisonnier avec la plupart de ses compagnons, déchiré tout vivant, rôti et dévoré. Les principaux *flibustiers*, après l'Olonois, furent Van Horn, Grammont et Laurent de Graff; ces trois hommes intrépides, qui s'étaient rendus, chacun de son côté, la terreur des Espagnols, se réunirent en 1683 pour tenter une importante entreprise sur la Vera-Cruz, ville aussi bien protégée par ses défenses naturelles que par une puissante garnison. Ils s'en emparèrent et y recueillirent un immense butin; mais, après la victoire, la discorde se mit parmi les chefs. Laurent de Graff tua Van Horn en duel et se sépara de Grammont. Celui-ci, deux ans après, en 1685, dirigea une expédition contre Campêche et prit cette ville d'assaut. Il disparut peu après sans qu'on pût savoir ce qu'il était devenu. Morgan fut ensuite le plus célèbre chef des *flibustiers*. Ce fut lui qui, en 1668, pilla la riche ville de Porto-Bello; puis il alla s'emparer de Maracaïbo, visitée trois ans auparavant par l'Olonois. Arrêté au passage par l'amiral don Alphonse del Campo qui commandait plusieurs vaisseaux de guerre, Morgan attaque en désespéré les Espagnols avec ses forces incomparablement inférieures, détruit entièrement la flotte ennemie et revient triomphalement à la Tortue. Exalté par ces succès, Morgan fait d'immenses préparatifs, va prendre Rancheria, s'empare ensuite de l'île de Sainte-Catherine, et, après une marche des plus pénibles dans les terres, arrive en vue de la ville de Panama, dont il s'empare à la suite d'un combat sanglant. Cette merveilleuse expédition est la plus étonnante peut-être qui ait été exécutée par les *flibustiers*. Il y eut encore trois chefs qui se firent un nom par leur audace et leurs heureuses croisières : ce furent Sharp, Harris et Sawkins. Ces trois chefs, tous trois Anglais, débarquèrent en 1680 à la côte de Darien avec un corps considérable, et s'emparèrent de la ville de Santa-Maria; puis ils firent le projet d'aller piller et dévaster Panama, qui venait à peine d'être rebâtie. Ayant rencontré près de cette ville une flotte espagnole, ils l'attaquèrent et la détruisirent complétement. Sawkins étant mort peu après l'attaque de Puebla-Nova, Sharp fut élu pour chef; mais, après de nouvelles croisières, Sharp fut déposé par ses peu traitables soldats. Cette troupe indisciplinée livra encore de sanglants combats aux Espagnols, puis elle se dispersa; la plupart de ces bandits revinrent en Angleterre avec le butin qu'ils avaient amassé. Pour expliquer en partie les succès merveilleux des *flibustiers*, il faut dire que la France, alors en guerre avec l'Espagne, leur accordait au moins sa protection tacite, et que, à plusieurs reprises, le gouverneur de Saint-Domingue favorisa les intrépides bandits ou essaya d'exploiter au profit de sa patrie leur courage indomptable. En 1697, Louis XIV leur fit proposer une expédition contre Carthagène. Ils devaient se joindre comme volontaires à la flotte partie de France sous les ordres du vice-amiral baron de Pointis. Les officiers *flibustiers* devaient être considérés sur le même pied que les officiers de la marine royale, et le tiers du butin devait leur être remis. Ducasse, gouverneur de la Tortue pour le roi de France, ancien *flibustier* lui-même, devait faire partie de l'expédition comme commandant de la flibuste. Le 1er avril, la flotte mit à la voile et elle parut le 12 devant Carthagène. Elle comptait en tout 30 voiles : 13 vaisseaux et 4 avisos de la marine royale, montés par 2,900 matelots et 1,890 soldats, et 13 bâtiments de différentes grandeurs de la flibuste, montés par 1,650 combattants, l'élite des aventuriers. On commença par bombarder la ville, mais sans résultat, et l'amiral de Pointis, comprenant qu'il n'arriverait à rien avant d'avoir en sa possession le fort de Boca-Chica, qui commande l'entrée de la rade, fit débarquer les soldats et une partie des matelots. Les troupes régulières, repoussées à une première attaque, furent remplacées par les *flibustiers*, à l'élan desquels la garnison ne put résister. L'entrée une fois libre, la flotte pénétra dans la rade, et le siége commença. Une brèche fut ouverte dans les murailles, et, malgré l'insigne trahison des assiégés qui firent sauter une mine pendant une suspension d'armes qu'ils avaient demandée, la ville fut emportée. Le butin recueilli fut immense, et certes, par le concours qu'ils avaient prêté, les *flibustiers* méritaient qu'on tînt religieusement les promesses qui leur avaient été faites. Mais Louis XIV commençait à redouter cette puissance sur laquelle il n'avait qu'une autorité de nom. D'après ses ordres, de Pointis s'attacha à semer la division parmi les membres de l'association; il fit plus : au mépris des promesses faites, il refusa de remettre le tiers du butin et partit pour l'Europe après avoir offert de donner à chaque *flibustier* une part égale à celle qui revenait aux soldats de l'armée royale. Restés seuls dans leur conquête, les aventuriers, furieux de se voir frustrés, rejetèrent la faute sur leurs chefs; les maladies les décimèrent, et quand les navires revinrent à la Tortue, la meilleure partie des équipages manquait. La flibuste ne se releva plus de ce coup. Les liens qui avaient tenu ces hommes unis et qui faisaient leur force se relâchèrent peu à peu, et bientôt, de toute cette grandeur momentanée, il ne resta plus qu'un ramassis de bandits isolés, traqués par toutes les puissances et qui se livraient sans retenue aux actes de piraterie les plus odieux. Malgré tous les moyens de répression dont on usa, la Tortue servit longtemps encore d'asile à des forbans que, par un reste d'habitude, on nommait *flibustiers*, mais avec lesquels les héroïques corsaires du XVIIe siècle auraient dénié tout lien de parenté.

FLICFLAC s. m. (flik-flak — onomatop.). Chorégr. Sorte de pas particulier : *Noverre pensa que ce n'était pas par des sauts précipités, par des tourbillons violents, par des gestes furieux, des gargouillades et des* FLICFLACS, *que l'apparition des Euménides produisait, sur le théâtre des Grecs, ces effets dont la mémoire est venue jusqu'à nous.* (Viollet-le-Duc.)

— Rem. Le *Dictionnaire de l'Académie* établit une distinction entre FLIC FLAC, onomatopée « dont on se sert quelquefois, dit-il, dans le langage familier, pour exprimer le bruit de plusieurs coups de fouet, celui de plusieurs soufflets donnés coup sur coup, etc., » et FLICFLAC, s. m., sorte de pas de danse. Dans le premier cas, il écrit *flic flac* en deux mots et sans trait d'union; dans le second, les deux mots doivent être réunis. Nous avouons ne pas bien saisir la raison de cette distinction trop subtile.

FLIN s. m. (flain). Comm. Autre nom de la MARCASSITE qui sert à fourbir les lames d'épée.

FLIN, village et comm. de France (Meurthe), cant. de Gerbéviller, arrond. et à 19 kilom. de Lunéville, sur la rive gauche de la Meurthe; 656 hab. Filature de laine. Ancien prieuré de Marvillé, converti en ferme; il ne reste de l'église que le chœur et une statue de la Vierge, vénérée dans le pays.

FLINCK (Govaert), peintre hollandais, né à Clèves en 1616, mort à Amsterdam en 1660. Il appartenait à une riche famille de commerçants qui le destina à la même carrière. Longtemps contrarié dans sa vocation artistique, il finit par vaincre les préventions de son père, qui le plaça sous la direction de Lambert Jacobs de Lewarde, à la fois peintre et ministre de l'Evangile. Flinck fit de grands progrès sous ce maître, puis se rendit à Amsterdam, où il se perfectionna à l'école de Rembrandt. Il étudia la manière de cet illustre peintre et parvint à l'imiter de telle sorte qu'il est presque impossible de distinguer un certain nombre de ses ouvrages de ceux de Rembrandt. Flinck, toutefois, ne se borna point à ce talent d'imitation; il se fit une manière qui lui est propre et peignit également bien l'histoire et le portrait. Pendant longtemps, il travailla pour l'électeur de Brandebourg et le duc de Clèves, qui, l'un et l'autre, l'honoraient d'une estime particulière. A l'exemple de Rubens, il forma dans sa maison une riche collection de tableaux, de dessins, de gravures des maîtres, et de divers autres objets d'art. Flinck venait de terminer les esquisses de douze tableaux pour l'hôtel de ville d'Amsterdam, lorsqu'il mourut subitement. Parmi ses tableaux nous citerons : *Marcus Curius refusant les trésors des Samnites; Salomon demandant à Dieu le don de la sagesse*, à Amsterdam; la *Vierge et l'enfant Jésus; Vénus et l'Amour; Alexandre cédant Campaspe à Apelle;* la *Jeune bergère;* les *Anges annonçant la venue du Messie*, etc.

Flinck (PORTRAITS DU PEINTRE G.) et de sa femme, par Rembrandt; musée de Munich. Le peintre est assis, la main gauche posée sur la droite. Sa tête, vue de trois quarts, est coiffée d'une toque de velours noir. Il est vêtu d'un manteau noir, bordé de fourrure. Une chaîne d'or, à laquelle est attachée une médaille, pend à son cou. Il a des moustaches et une barbiche grisonnantes. Un critique qui se pique d'être avant tout un *physiognomoniste*, M. Lavice, apprécie ainsi ce portrait : « Belle tête au double menton, au regard vif et scrutateur. Je me trompe fort, ou cet homme était passionné pour les femmes, le jeu et les bons repas. Il faut le lui pardonner, car il était convive aimable et plein d'esprit. » La femme de Flinck, « roide dans son maintien comme dans sa physionomie, n'avait à coup sûr, dit M. Lavice, ni les défauts ni les charmantes qualités de son mari. » Ces deux portraits sont signés et datés de 1642. Ils ont été gravés par C. Hess. Un portrait de Flinck a été gravé par E. Fiquet pour la *Vie des peintres*, de Descamps; un autre par A. Blootelingh, d'après Gr. Zyll.

FLINDERS (TERRE DE), nom donné à la partie de la côte méridionale de l'Australie, bornée à l'O. par la Terre de Nuyts et par la Terre de Baudin à l'E., entre 130° et 136° de long. E. Elle offre les golfes Spencer et de Saint-Vincent; en face de ce dernier, on trouve l'île des Kangurous. Cette partie de la côte australienne fut explorée en 1802 par Flinders, qui lui a donné son nom.

FLINDERS (Matthew), navigateur anglais, né à Donington (Lincolnshire) en 1760, mort en juillet 1814. Il était, en 1795, midshipman à bord du vaisseau qui porta en Australie le capitaine Hunter, gouverneur de Botany-Bay, dans la Nouvelle-Galles du Sud. Quelque temps après son arrivée dans ce pays, le jeune Flinders, dévoré du désir d'explorer des régions inconnues, prépara une expédition dans ce but avec un autre jeune homme, George A. Bass, chirurgien dans la marine royale d'Angleterre, embarqué aussi avec Hunter. Abandonnés à leurs propres ressources, les deux aventureux jeunes gens durent se contenter d'une petite barque de 8 pieds de longueur, à laquelle ils donnèrent le nom significatif de *Tom-Thumb* (le Petit Poucet des contes anglais). Ils s'y embarquèrent tous deux avec un seul mousse pour tout équipage. Gouvernant d'abord au sud, ils examinèrent minutieusement toutes les petites criques le long de la rive et explorèrent la rivière George environ 20 milles au delà de la partie que le gouvernement connaissait. Les renseignements qu'ils fournirent sur le pays firent établir une colonie près des bords de cette rivière. L'année suivante (1796), Flinders et Bass s'embarquèrent de nouveau dans le *Tom-Thumb*, et, après avoir surmonté des difficultés et des dangers innombrables, résultant de leur manque de provisions et de la fragilité de leur navire, ils revinrent, ne rapportant pour tout profit de leur voyage que la connaissance parfaite d'une longue ligne de côtes. La même année, Flinders fit une excursion aux îles Furneaux et donna de tels détails sur le nombre de veaux marins dont ce groupe était le refuge, qu'on vit aussitôt se diriger sur ce point les efforts de la spéculation commerciale. Après un autre voyage dans l'île de Norfolk, en décembre 1797, Flinders s'embarqua, au mois d'octobre 1798, avec Bass, sur un petit schooner de 25 tonneaux, monté par 6 hommes d'équipage seulement, pour aller reconnaître les côtes de la Nouvelle-Hollande et la terre de Van-Diémen. Arrivés le long de la côte nord de Van-Diémen, les deux hardis navigateurs découvrirent un bras de mer où venaient se jeter plusieurs grandes rivières, et qui fut appelé port Dalrymple. Après avoir consacré cinq jours à cette intéressante découverte, Flinders et Bass reprirent leur route vers l'est, et enfin, avec un mélange de crainte et de joie, doublant le cap nord-ouest de la terre de Van-Diémen, ils virent la côte reprendre la direction du sud. Ils étaient fiers d'avoir ainsi résolu un problème géographique qui avait défié les tentatives des plus éminents navigateurs; mais, en même temps, ils ressentaient un effroi bien excusable en songeant que leur petite embarcation allait tout à coup se trouver exposée aux fortes houles de l'océan du Sud. Ils eurent toutefois le bonheur d'échapper aux dangers qui les menacèrent continuellement durant cette partie de leur voyage. En commençant à longer la rive sud-est, ils remontèrent la rivière Derwent, naguère découverte par d'Entrecasteaux, qui l'avait appelée *rivière du Nord*. Le pays qu'elle baigne fut trouvé généralement fertile et abondant en bois de charpente. La description qu'en donna Bass au retour fut si séduisante qu'on y établit, en 1803, une colonie. Bientôt après, nos voyageurs revinrent en triomphe à Port-Jackson, ayant établi que la terre de Van-Diémen est une île et fait sur ses havres et ses rivières un travail des plus essentiels pour les plans de colonisation future. Le détroit qu'ils venaient de traverser reçut le nom de l'homme qui, le premier, avait osé s'y engager; on l'appela détroit de Bass (*Bass's strait*). Dans le courant de l'année suivante, Flinders fut chargé d'examiner les baies de Harvey et de Glass-House, au nord de Port-Jackson, et, revenu en Angleterre immédiatement après, il y trouva la récompense due à son zèle et à sa capacité. Il fut promu au grade de lieutenant et désigné pour commander l'*Investigator*, navire qu'on venait d'équiper dans l'unique but d'entreprendre de nouveaux voyages de découverte sur les côtes de l'Australie. Ses instructions lui recommandaient d'examiner la côte sud de ce pays, dont une grande partie n'avait encore été vue par aucun navigateur européen; il devait ensuite cingler vers la côte nord-ouest, où, suivant les descriptions de Dampier, la grande hauteur des marées ferait, selon toute probabilité, trouver des bras de mer profonds et des havres excellents. Le golfe de Carpentaria devait ensuite être examiné, ainsi que les bras importants, mais presque inaccessibles du détroit de Torrès. Flinders arriva à Point-Leuwin, l'extrémité sud-ouest de l'Australie, au commencement du mois de décembre 1801, et il prit quelques jours de repos dans le port du Roi-George III, reconnu par Vancouver. Le plan du détroit dressé par cet habile navigateur fut reconnu d'une exactitude parfaite. Flinders et ses compagnons essayèrent d'explorer l'intérieur du pays; mais ils furent arrêtés dans leur marche par une ligne de marais qui s'étendait de l'est à l'ouest. Durant leur voyage à l'ouest, le long de ce que l'on appelle la Terre de Nuyts ou de Nuitz, peu d'objets intéressants s'offrirent à leurs yeux. Cette côte avait déjà été relevée par d'Entrecasteaux. Après avoir doublé le cap Pasley, Flinders, avançant toujours à l'est, arriva sur cette partie de la côte qui était demeurée inconnue et doubla un promontoire élevé, qu'il appela le *cap Catastrophe*, à cause d'un accident fort triste arrivé dans ces parages : une barque avait chaviré, et quelques hommes de l'équipage avaient péri sans qu'il eût été possible de leur porter secours. Le vaisseau continuant à cingler au nord, nos voyageurs s'aperçurent bientôt qu'ils pénétraient dans un golfe profond dont on voyait au nord la limite formée par de hautes montagnes. L'une des plus élevées reçut le nom de mont Brown (*mount Brown*), du nom du naturaliste de l'expédition, qui, nonobstant toutes les difficultés de l'ascension, eut la persévérance de la gravir. Le golfe fut appelé golfe Spencer (*Spencer's gulf*), en mémoire du premier lord de l'Amirauté. En le quittant pour suivre leur course au sud-est, nos voyageurs gouvernèrent entre le continent et une grande île, qui fut nommée l'île des Kangurous, à cause du grand nombre de ces animaux que l'on voyait se jouer sur tous les lieux ouverts. Vis-à-vis de l'île des Kangurous se trouvait un autre golfe profond d'environ 90 milles, qui fut appelé le golfe Saint-Vincent (*Saint-Vincent's gulf*). Bientôt après avoir fait ces curieuses découvertes, Flinders rencontra le *Géographe*, navire français, sous les ordres du capitaine Baudin, également chargé d'explorer les côtes de l'Australie. Les deux vaisseaux se saluèrent dans la baie du Combat (*En-*

counter bay), par 138° 58′ de longit. E. et 35° 40′ de latit. S.; puis Flinders reconnut, près de l'entrée occidentale du détroit de Bass, un beau havre qu'il appela *port Philip*. De là, il se rendit à Port-Jackson afin d'y restaurer ses hommes et de se préparer à un second voyage. Au mois de juillet 1802, cet infatigable navigateur se remit en mer et se dirigea vers le nord; après avoir échappé aux écueils de la rive orientale, il traversa en trois jours le détroit de Torrès, que Bligh et Portlock, en 1792, avaient mis dix-neuf jours à traverser, et, en 1798, le *Chesterfield* dix semaines. Flinders employa ensuite cent cinq jours à explorer le golfe de Carpentaria, dont le circuit, y compris les détours du rivage, a au moins 400 lieues. En quittant la baie Melville, située à l'extrémité nord-ouest du golfe, l'*Investigator* rencontra six proas montés par 200 Malais et venant de Macassar pour se livrer à la pêche de divers coquillages. A ce moment, les maladies étant venues fondre sur l'équipage de l'*Investigator*, et le vaisseau lui-même étant devenu à peu près hors d'état de tenir la mer, Flinders fut obligé de limiter ses recherches aux îles des Vaisseaux (*Vessels islands*) et d'aller chercher des provisions à Timor, d'où il revint à Port-Jackson dans le mois de juin 1803. Mais l'*Investigator* n'ayant pu être remis en état de tenir la mer, Flinders, pour revenir en Angleterre, dut solliciter un autre bâtiment. Il s'embarqua sur le *Marsouin*, petit brick appartenant à la colonie, et fit voile de conserve avec deux grands vaisseaux, le *Caton* et le *Bridgewater*, qu'il s'engagea à piloter dans le détroit de Torrès. Arrivé sur la côte orientale de la Nouvelle-Hollande, le *Marsouin* donna, vers la tombée du jour, contre un écueil sur lequel le *Caton* vint donner également peu après; le *Bridgewater* échappa seul, et, continuant sa route sans pouvoir s'occuper de ses compagnons, il se dirigea sur Batavia par l'ancien passage autour de la Nouvelle-Guinée. Heureusement, les équipages du *Marsouin* et du *Caton* purent gagner, dans les chaloupes, un banc de sable situé à la distance d'un demi-mille et sur lequel ils élevèrent des tentes. Flinders s'embarqua sur le cutter, et faisant en treize jours 250 lieues, arriva à Port-Jackson, où il prépara tout, sans perdre de temps, pour aller délivrer ses compagnons. Peu de jours après, il partit de Port-Jackson avec le vaisseau le *Rolla* et deux schooners, dont l'un, appelé le *Cumberland*, fort de 29 tonneaux, et bientôt il arriva où il avait laissé les naufragés du *Marsouin* et du *Caton*, qui l'accueillirent avec de joyeuses acclamations. Peu après, Flinders reprit la mer sur le *Cumberland* pour retourner en Angleterre. Après avoir traversé le détroit de Torrès, il arriva en quarante-huit jours à Coëpang, dans le pays de Timor. Mais son schooner ne se trouvant plus en état de tenir la mer, il dut toucher à Maurice pour le faire réparer. Malheureusement, la guerre venait d'être déclarée entre la France et l'Angleterre. Le général de Caen, gouverneur de l'île, retint Flinders prisonnier de guerre jusqu'en 1810, c'est-à-dire plus de six ans. Les fatigues de ses voyages avaient brisé ses forces; cette longue détention eut sur son esprit la même influence; quand il lui fut permis de rentrer dans sa patrie, il y traîna une vie languissante et expira le jour même où fut publiée la narration de ses voyages et découvertes : *Voyage à la Terre australe pendant les années* 1801, 1802 *et* 1803 (Londres, 1814, 2 vol. in-8°).

FLINDERSIE s. f. (flain-dèr-sî — de *Flinders*, n. pr.). Bot. Genre d'arbres, de la famie des cédrélacées, tribu des cédrélées, qui habite l'Australie et les Moluques.

FLINES-LEZ-MORTAGNE, village et comm. de France (Nord), cant. de Saint-Amand, arrond. et à 20 kilom. N.-O. de Valenciennes, sur la rive droite de l'Escaut; 1,907 hab. Construction de bateaux, moulins à farine et à huile, brasserie.

FLINES-LEZ-RACHES, village et comm. de France (Nord), cant. nord, arrond. et à 10 kilom. de Douai, sur la rive gauche de la Scarpe; pop. aggl., 1,121 hab. — pop. tot., 4,042 hab. Fabrique de sucre, distillerie, moulins, brasseries, tissage de toiles, teintureries.

FLINQUÉ, ÉE (flain-ké) part. passé du v. Flinquer : *Un pied de chandelier* FLINQUÉ. *Il y a environ cinquante ans, on faisait à Genève beaucoup d'horlogerie et de bijouterie au moyen de grandes plaques en émail bleu ou vert, à fonds* FLINQUÉS, *avec des entourages en perles fines, diamants roses ou zircons.* (Duc de Luynes.)

FLINQUER v. a. ou tr. (flain-ké). Techn. En parlant d'une pièce d'orfèvrerie qui doit recevoir des émaux clairs, En tailler le champ de coups d'onglets vifs, serrés et égaux.

FLINS, divinité infernale chez les anciens Slaves. Son pouvoir était égal à celui de Rugewit et de Peklenc lui-même, et elle avait pour mission de ressusciter les morts. Les Slaves croyaient bien à l'éternité de la vie future, mais non à la damnation éternelle; celle-ci eût été équivalente pour eux à l'anéantissement complet, ce qui ne pouvait s'accorder avec l'idée de l'immortalité de l'âme, qui était universellement répandue chez eux. Flins était donc chargé de ressusciter les morts et de les reconduire sur la terre, où ils recommençaient une nouvelle vie, après laquelle ils retournaient en enfer, et ainsi de suite jusqu'à ce qu'ils eussent mérité d'être admis dans le ciel. Cette divinité était un reste du vieux culte des Sarmates, chez lesquels le mot *Flins* signifiait *Pierre*.

FLINS DES OLIVIERS (Claude-Louis-Marie-Emmanuel CARBON DE), né à Reims en 1757, mort à Vervins en 1806, poëte médiocre, mais littérateur estimable, d'ailleurs intéressant à connaître. Il est particulièrement connu sous le nom de **Flins**, le plus court de tous ceux qu'il avait; car il n'en manquait pas, comme on voit, ce qui faisait dire à Lebrun :

Carbon de Flins des Oliviers
A plus de noms que de lauriers.

Il débuta très-jeune dans les « almanachs, » par une pièce contre les poëtes qui accablaient Voltaire de leurs petits vers au moment de son arrivée à Paris, en 1778, et qui fut insérée dans le *Journal des spectacles*, que rédigeait Charnois; c'était une espèce de chanson. Cette pièce commençait par ces quatre vers qui servaient de refrain :

Petits clercs du sacré vallon,
Laissez reposer à son aise
Le grand vicaire d'Apollon
Qui visite son diocèse.

Il fit imprimer l'année suivante (1779) un poëme intitulé : *Voltaire*, où il nous apprend qu'il avait, au moment de cette publication, dix-neuf ans; il en avait donc dix-huit lors de son début dans le *Journal des spectacles*, de Charnois. On y remarque quelques vers assez bien frappés, qui firent concevoir de lui de grandes espérances; mais c'étaient des promesses qu'il ne lui fut pas donné de tenir. Il ne s'éleva jamais en poésie au-dessus des régions moyennes. Cependant, jeune, dans une situation de fortune aisée et encouragé par les éloges que lui valut ce poëme, Carbon de Flins concourut depuis, presque tous les ans, pour les prix de l'Académie française; mais toujours infructueusement.

Vers 1790, Flins fit, avec Fontanes, un journal intitulé : le *Modérateur*. C'est à cette époque qu'il donna le *Réveil d'Epiménide*, comédie dont le cadre très-ingénieux a été employé depuis avec bien moins d'esprit et de talent. La *Jeune hôtesse*, comédie imitée ou presque traduite d'une pièce de Goldoni, la *Locandiera*, et jouée en 1792, eut un grand succès, dû en grande partie à l'excellence du jeu des deux acteurs chargés des deux principaux rôles, Grandmesnil et Mlle Candeille.

FLINSBERG, ville de Prusse (Silésie), régence de Liegnitz, cercle et à 25 kilom. S.-O. de Lowenberg, dans la vallée du Queiss; 1,750 hab. Verrerie; sources minérales alcalines et ferrugineuses; établissement de bains. Belles promenades aux environs.

FLINT, ville d'Angleterre, dans le pays de Galles, à l'embouchure de la Dee, à 17 kilom. N.-O. de Chester; 3,000 hab. Bains de mer fréquentés; mines de houille et de plomb. Jadis ville fortifiée, Flint possède encore dans son voisinage les ruines du château où Richard II fut détenu et céda, en 1399, sa couronne à Henri IV. Les environs de Flint abondent en richesses minérales. L'une des mines a fourni à elle seule, en peu de temps, une valeur de plus de 25 millions de francs.

FLINT, comté maritime d'Angleterre, dans la partie septentrionale du pays de Galles, sur la mer d'Irlande, qui la baigne au N.; il se compose de deux parties séparées par le comté de Denbigh, la plus grande au N. entre la mer d'Irlande, l'embouchure de la Dee et les comtés de Chester et de Denbigh, et la plus petite au S. entre les comtés de Denbigh, de Chester et de Shrop. Superficie, 53,195 hectares; 71,500 hab. Ch.-l., Mold; villes principales : Holywell, Flint, Saint-Asoph. Ce comté est divisé en 5 districts et 28 paroisses. Au N. du comté s'étend la vallée de la Clwyd, dont la fertilité rivalise avec celle de la Mold. Quoique sauvage et stérile, la chaîne de montagnes qui traverse le comté est une source de richesses pour les habitants, à cause de ses mines abondantes de plomb et d'autres métaux. Le pays est arrosé par plusieurs cours d'eau; les plus importants sont : la Clwyd, la Mold, la Dee et l'Alen. Le comté de Flint est le plus fertile du pays de Galles, et les habitants trouvent une source inépuisable de richesse dans l'élève du bétail, la fabrication des étoffes de coton, la préparation du sel marin et surtout l'exploitation des mines.

FLINT, rivière des Etats-Unis d'Amérique. Elle naît dans la partie occidentale de l'Etat de Géorgie, près de Fayetteville, coule au S. et s'unit au Chattahoochee, à l'extrémité S.-O. de l'Etat, pour former l'Appolachicola, l'un des tributaires du golfe du Mexique, après un cours de 480 kilom. Elle est navigable jusqu'à Albany, ville située à 400 kilom. du golfe du Mexique. Les principales villes que baigne cette rivière sont Lanier, Oglethorpe et Albany. Son nom indien est *Thronateeska*.

FLINT (Timothée), ecclésiastique et littérateur américain, né à North-Reading (Massachusetts) en 1780, mort en 1840. Sa vie offre un tableau curieux des différentes phases par lesquelles peut passer la carrière d'un citoyen des Etats-Unis. Pasteur de l'Eglise congrégationnelle de Lunenbourg (Massachusetts) en 1802, il occupa ce poste pendant douze ans. Mais une différence d'opinions politiques avec les membres dirigeants de son Eglise le força à le résigner en 1814. L'année suivante, il offrit ses services à une société de missionnaires et partit seul avec sa famille, dans une voiture, pour les vallées occidentales, alors presque entièrement inoccupées, du Mississipi et de l'Ohio. Pendant sept ou huit ans, il parcourut, prédicateur ambulant, l'Ohio, l'Indiana, le Kentucky, le Missouri et l'Arkansas. Sa santé l'ayant alors forcé de renoncer à ses fonctions, il résida pendant trois ans à New-Orleans, sur les bords du lac Portchartraine, et à Alexandrie, sur le Red-River ou Rivière-Rouge, tour à tour fermier et maître d'école, mais sans réussir davantage dans ces deux nouvelles professions. Il revint alors dans son pays natal et se trouva obligé, à l'âge de quarante-cinq ans, de recommencer une nouvelle carrière; il se remit à l'œuvre avec cette énergie qui ne doute de rien et qui est l'un des caractères les plus saillants du peuple américain, se fit littérateur, fonda à Cincinnati la *Revue de l'Ouest*, puis alla se fixer à New-York (1833) et y passa le reste de sa vie. Son premier ouvrage : *Souvenirs de dix années de séjour et de voyages dans la vallée du Mississipi* (Boston, 1826), extrêmement remarquable par la vérité et le pittoresque des descriptions, obtint un énorme succès, aussi bien en Europe qu'en Amérique; il fut réimprimé à Londres et presque aussitôt traduit en français. L'accueil fait à cette publication engagea Flint à persévérer dans cette voie. Il fit paraître successivement : *Francis Berrian* ou le *Patriote mexicain* (1826), sorte d'autobiographie; *Géographie de la vallée du Mississipi* (1827), qui, avec les *Souvenirs* mentionnés plus haut, offre encore aujourd'hui la meilleure description des sites et de la constitution physique de la grande vallée du Mississipi; *Arthur Clenning* (1828), récit dans le genre de *Robinson Crusoé; George Mason;* la *Vallée de Shoshonee* (1830); *Histoire de la guerre contre les Indiens de l'Ouest* (1833); *Leçons sur l'histoire naturelle, la géologie, etc.* (1833); enfin, de nombreux articles et des nouvelles qui parurent dans le *Knickerbocker magazine* et le *Western monthly magazine*, qu'il édita successivement.

FLINT-GLASS s. m. (flintt-glass — mot angl. formé de *flint*, silex, et *glass*, verre). Cristal très-pur pour les instruments d'optique, et qui, avec le crown-glass, sert à confectionner les lunettes achromatiques. V. VERRE.

FLION s. m. (fli-on). Moll. Nom vulgaire des TELLINES.

FLIPART (Jean-Jacques), graveur, né à Paris en 1728, mort en 1782. Elève de Laurent Cars, il se distingua surtout par la finesse de la taille et l'élégance du dessin. Il entra à l'Académie des beaux-arts en 1755. Ses plus belles planches sont : une *Sainte Famille*, d'après Jules Romain; *Vénus et Enée* et *Adam et Eve après leur péché*, d'après Natoire; le *Combat des Centaures*, d'après Boulogne; *Notre Seigneur à la piscine*, d'après Dietrich; deux *Chasses*, d'après Vanloo et Boucher; une *Tempête*, d'après Vernet; le *Paralytique* et l'*Accordée de village*, d'après Greuze, etc.

FLIPOT s. m. (fli-po). Techn. Petit morceau de bois rapporté, pour couvrir un petit défaut accidentel ou rocher une tête de clou, dans un ouvrage en bois. ‖ Pièce entaillée dans les barres d'un sommier d'orgues.

FLIRTATION s. f. (flir-ta-si-on — rad. *flirter*). Action de flirter, fréquentation familière, autorisée par les mœurs anglaises et américaines, entre les filles et les garçons destinés à être unis par le mariage.

FLIRTE s. f. (flir-te). Arachn. Genre d'arachnides réuni aux cosmètes.

FLIRTER v. n. ou intr. (flir-té — de l'anglais *flirt*, coquette). Se fréquenter familièrement avant le mariage, comme l'usage y autorise en Angleterre et en Amérique.

FLISCUS (Etienne), grammairien italien, né à Soncino, près de Crémone, au XVe siècle. Il était, vers 1453, recteur du gymnase de Raguse. Ses principaux ouvrages sont : *Variationes, sive sententiarum synonyma* (1477, in-fol.), écrit qui eut un grand succès et de nombreuses éditions, et *De componendis epistolis* (1493, in-4°).

FLISSA s. m. (fli-sa). Sorte de yatagan qu'on fabrique en Kabylie.

FLITNER (Jean), poëte allemand, né en Franconie. Il vivait au commencement du XVIIe siècle et reçut pour ses poésies latines le titre de poëte lauréat. Entre autres ouvrages, on a de lui : *Manipulus epigrammatum dissectus* (1619, in-12); *Promptuarium christianæ sapientiæ* (in-4°); *Murneri nebulo nebulonum, hoc est jocoseria nequitiæ censura* (Francfort, 1620, in-12), traduction libre en vers ïambiques d'un ancien livre de facéties allemand.

FLITSCH, bourg de l'empire d'Autriche, dans l'Illyrie, gouvernement et à 77 kilom. N.-O. de Trieste, cercle de Gortz, sur la rive droite de l'Isonzo; 2,200 hab.

FLITTAS, grande et puissante tribu dont le territoire commence à quinze lieues au sud de Mostaganem. Ce territoire touche d'un côté à la plaine de la Mina, de l'autre aux limites du Tell. Les Flittas sont divisés en plusieurs fractions, dont l'une, les Cheurfas, habitant les terrains les plus difficiles, doit à son fanatisme une grande action sur le reste de la tribu.

FLIX, ville d'Espagne, prov. et à 55 kilom. N.-O. de Tarragone, sur la rive droite de l'Ebre; 2,174 hab. Exportation d'huile; carrières de belles pierres dans les environs.

FLIXECOURT, village et comm. de France (Somme), cant. de Picquigny, arrond. et à 25 kilom. N.-O. d'Amiens, dans la vallée de la Fieffe; 1,803 hab. Belle manufacture de laine peignée, tissage de toiles. Extraction de tourbe. Aux environs, vestiges d'un camp romain.

FLIZE, bourg de France (Ardennes), ch.-l. de cant., arrond. et à 9 kilom. S.-E. de Mézières, sur la rive gauche de la Meuse; 301 hab. Exploitation considérable de cendres sulfureuses; usines métallurgiques; fabriques de chicorée; fabrique d'essieux pour l'artillerie; manufacture de draps. Beau château entouré d'un parc dessiné par Le Nôtre.

FLOBECQ, ville de Belgique, prov. de Hainaut, arrond. et à 35 kilom N.-E. de Tournay; 5,300 hab. Fabriques de toiles, brasseries, distilleries, raffineries de sel, huileries. Foires très-fréquentées.

FLOC s. m. (flok — du lat. *floccus*, flocon). Art milit. Petite houppe de laine ou de soie : FLOC *de drapeau, d'aiguillette.*

FLOCAGE s. m. (flo-ka-je — rad. *floc*). Techn. Action d'attacher aux bonnets orientaux ou gasquets les flocons de soie qu'ils portent au sommet.

FLOCCAIRE s. f. (flo-kè-re — du lat. *floccus*, flocon). Bot. Syn. de PÉNICILLE, Genre de champignons microscopiques.

FLOCCO, navigateur norvégien. V. FLOKE.

FLOCHE adj. (flo-che — rad. *floc*). Comm. Houppé, velu, velouté : *Etoffe* FLOCHE. *Laine* FLOCHE. ‖ *Soie floche*, Soie qui n'est pas torse.

— s. f. Petite houppe qui sert d'ornement dans le costume, comme celles que l'on attache à la partie supérieure des bottines.

FLOCON s. m. (flo-kon — lat. *floccus*, même sens). Petit amas de matière légère : FLOCONS *de laine, de soie, de coton. La coiffure des Albanais est le tarbouch rouge, d'où pend un* FLOCON *de soie bleue.* (L.-J. Larcher.)

— *Flocon de neige*, Chacune des parcelles de la neige qui tombe : *La neige tombe à gros* FLOCONS.

Qu'il est doux, à l'abri du toit qui nous protége,
De voir à gros *flocons* s'amonceler la neige!
DELILLE.

— Pathol. Corps légers que certains malades croient voir voltiger devant leurs yeux, et qu'ils cherchent à saisir : *Un malade qui ramasse des* FLOCONS *est généralement en danger de mort prochaine.*

FLOCON (Ferdinand), publiciste, membre du gouvernement provisoire de 1848, né à Mézières en 1800, mort à Lausanne en 1866. Fils d'un employé dans l'administration des télégraphes, il entra d'abord dans l'enseignement, s'engagea de bonne heure dans le mouvement du libéralisme sous la Restauration, fit ses premières armes comme journaliste dans le *Courrier français*, où il avait d'abord débuté comme sténographe, publia, en 1824, un mordant pamphlet : *Dictionnaire de morale jésuitique*, un compte rendu du *Salon* de cette même année, un recueil de *Ballades allemandes* traduites de Burger et autres poëtes (1827), enfin un roman de mœurs : *Ned Wilmore* (1827). Associé dès longtemps aux conspirations et aux tentatives contre les Bourbons, il prit une part active à la révolution de Juillet, et collabora quelque temps au *Constitutionnel*. Son initiative hardie, sa résolution, son talent de polémiste avaient attiré sur lui l'attention du parti démocratique, et bientôt il fut appelé à la rédaction du journal républicain la *Tribune*, qui, pendant son existence orageuse et semée d'innombrables procès, fit une guerre acharnée au gouvernement de Louis-Philippe et aux hommes du *juste milieu*. En même temps, Flocon participait à toutes les luttes du parti républicain contre la monarchie, et jusqu'à la fin du règne il resta, avec Caussidière, Albert et autres, un des chefs des sociétés secrètes. En 1843, il entra au journal la *Réforme*, dont il eut la direction, conjointement avec MM. Baune et Grandménil, et dont il eut bientôt la rédaction en chef. Un peu plus tard, Ledru-Rollin, qui patronnait le journal, fit adjoindre à la direction Godefroy Cavaignac, dont la mort laissa de nouveau Flocon en possession de la rédaction en chef. On sait que la *Réforme*, plus accentuée que le *National*, représentait la gauche extrême, la révolution démocratique, le groupe intermédiaire entre ce qu'on appelait alors les républicains de la forme, ou purement politiques, et les adhérents des diverses écoles socialistes. A la révolution de Février, le nom de Flocon fut inscrit sur une des listes de gouvernement provisoire et ne figura d'abord qu'en qualité de secrétaire, avec Louis Blanc, Albert et A. Marrast. Cette situation, d'ailleurs, ne dura que quelques jours. Nommé ministre de l'agriculture et du commerce, il montra dans cette administration, sinon des capacités de premier ordre, au moins beaucoup de conscience, d'applica-